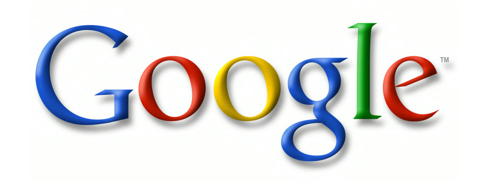



PQ2235
D6508
1824



JE LIS...DONC JE SUIS



R. CHEVANNE
ex
LIBRIS





OURIKA.

PUBLIÉ AU PROFIT
D'UN ÉTABLISSEMENT DE CHARITÉ.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

Durfort, Claire de

OURIKA.

This is to be alone, this, this
is solitude!

BYRON.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT,
LIBRAIRE DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES.
M DCCC XXIV.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

J'ÉTAIS arrivé depuis peu de mois de Montpellier, et je suivais à Paris la profession de la médecine, lorsque je fus appelé

un matin au faubourg Saint-Jacques, pour voir dans un couvent une jeune religieuse malade. L'empereur Napoléon avait permis depuis peu le rétablissement de quelques-uns de ces couvens : celui où je me rendais était destiné à l'éducation de la jeunesse, et appartenait à l'ordre des Ursulines. La révolution avait ruiné une partie de l'édifice ; le cloître était à découvert d'un côté par la démolition de l'antique



église, dont on ne voyait plus que quelques arceaux. Une religieuse m'introduisit dans ce cloître, que nous traversâmes en marchant sur de longues pierres plates, qui formaient le pavé de ces galeries : je m'aperçus que c'étaient des tombes, car elles portaient toutes des inscriptions pour la plupart effacées par le tems. Quelques-unes de ces pierres avaient été brisées pendant la révolution : la sœur me le fit

remarquer, en me disant qu'on n'avait pas encore eu le tems de les réparer. Je n'avais jamais vu l'intérieur d'un couvent; ce spectacle était tout nouveau pour moi. Du cloître nous passâmes dans le jardin, où la religieuse me dit qu'on avait porté la sœur malade : en effet, je l'aperçus à l'extrémité d'une longue allée de charmille; elle était assise, et son grand voile noir l'enveloppait presque tout entière. « Voici le

« médecin », dit la sœur, et elle s'éloigna au même moment. Je m'approchai timidement, car mon cœur s'était serré en voyant ces tombes, et je me figurais que j'allais contempler une nouvelle victime des cloîtres; les préjugés de ma jeunesse venaient de se réveiller, et mon intérêt s'exaltait pour celle que j'allais visiter, en proportion du genre de malheur que je lui supposais. Elle se tourna vers moi, et je fus étran-

gement surpris en apercevant une négresse! Mon étonnement s'accrut encore par la politesse de son accueil et le choix des expressions dont elle se servait. « Vous venez voir une « personne bien malade, me « dit-elle: à présent je désire « guérir, mais je ne l'ai pas « toujours souhaité, et c'est « peut-être ce qui m'a fait tant « de mal. » Je la questionnai sur sa maladie. « J'éprouve, me « dit-elle, une oppression con-

« tinuelle, je n'ai plus de som-
« meil, et la fièvre ne me quitte
« pas. » Son aspect ne confirmait que trop cette triste description de son état : sa maigreur était excessive, ses yeux brillans et fort grands, ses dents, d'une blancheur éblouissante, éclairaient seuls sa physionomie ; l'ame vivait encore, mais le corps était détruit, et elle portait toutes les marques d'un long et violent chagrin. Touché au delà de

l'expression, je résolus de tout tenter pour la sauver; je commençai à lui parler de la nécessité de calmer son imagination, de se distraire, d'éloigner des sentimens pénibles. « Je suis heureuse, me dit elle; « jamais je n'ai éprouvé tant « de calme et de bonheur. » L'accent de sa voix était sincère, cette douce voix ne pouvait tromper; mais mon étonnement s'accroissait à chaque instant. « Vous n'avez pas tou-

« jours pensé ainsi, lui dis-je,
« et vous portez la trace de
« bien longues souffrances. —
« Il est vrai, dit-elle, j'ai trou-
« vé bien tard le repos de mon
« cœur, mais à présent je suis
« heureuse. — Eh bien! s'il en
« est ainsi, repris-je, c'est le
« passé qu'il faut guérir; espé-
« rons que nous en viendrons
« à bout: mais ce passé, je ne
« puis le guérir sans le connaî-
« tre. — Hélas! répondit-elle,
« ce sont des folies! » En pro-

nonçant ces mots, une larme vint mouiller le bord de sa paupière. « Et vous dites que « vous êtes heureuse! m'écriai-« je. — Oui, je le suis, re-« prit-elle avec fermeté, et je « ne changerais pas mon bon-« heur contre le sort qui m'a « fait autrefois tant d'envie. « Je n'ai point de secret: mon « malheur, c'est l'histoire de « toute ma vie. J'ai tant souf-« fert jusqu'au jour où je suis « entrée dans cette maison,

« que peu à peu ma santé s'est « ruinée. Je me sentais dé- « périr avec joie; car je ne « voyais dans l'avenir aucune « espérance. Cette pensée était « bien coupable! vous le voyez, « j'en suis punie; et lorsque « enfin je souhaite de vivre, « peut-être que je ne le pourrai « plus. » Je la rassurai, je lui donnai des espérances de guérison prochaine; mais en prononçant ces paroles consolantes, en lui promettant la vie,

je ne sais quel triste pressentiment m'avertissait qu'il était trop tard et que la mort avait marqué sa victime.

Je revis plusieurs fois cette jeune religieuse; l'intérêt que je lui montrais parut la toucher. Un jour, elle revint d'elle-même au sujet où je désirais la conduire. « Les « chagrins que j'ai éprouvés, « dit-elle, doivent paraître si « étranges, que j'ai toujours

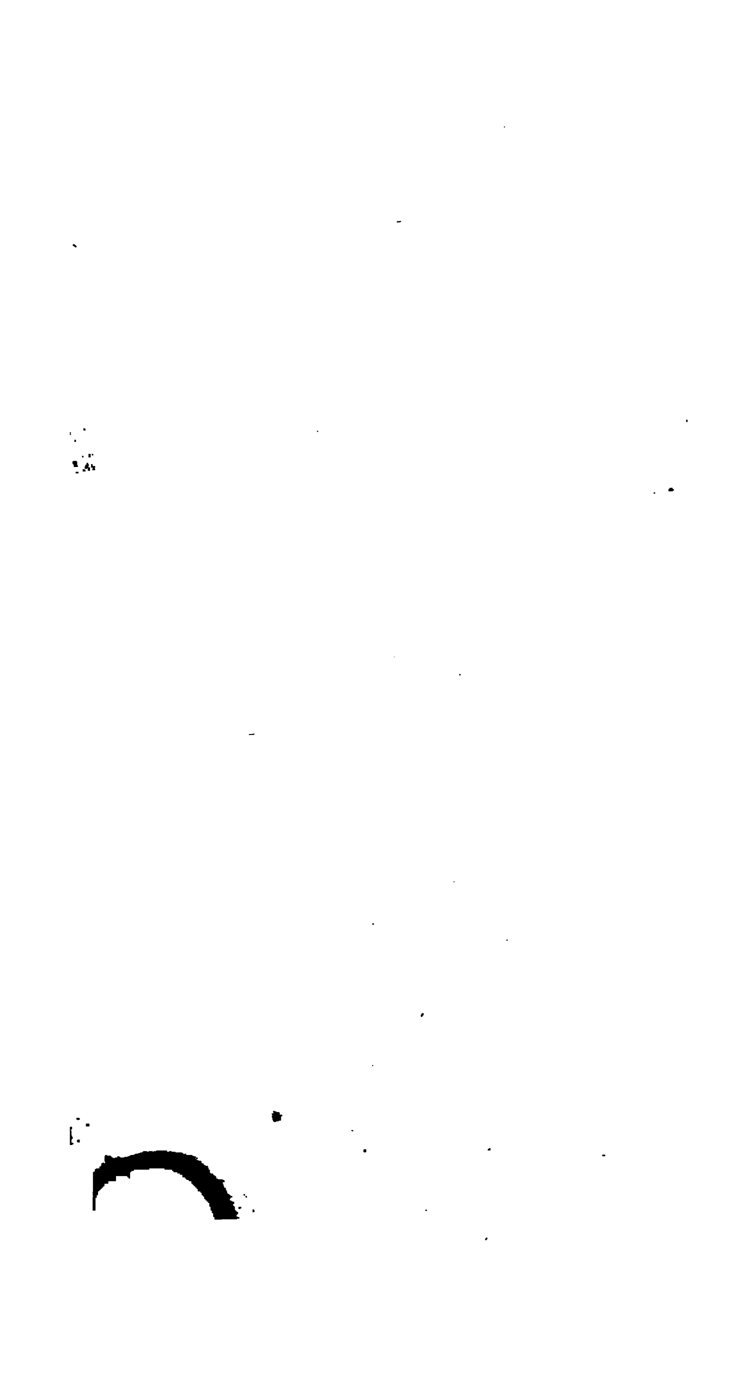
« senti une grande répugnance
« à les confier : il n'y a point
« de juge des peines des autres,
« et les confidens sont presque
« toujours des accusateurs. —
« Ne craignez pas cela de moi,
« lui dis-je ; je vois assez le ra-
« vage que le chagrin a fait en
« vous pour croire le vôtre sin-
« cère. — Vous le trouverez
« sincère, dit-elle, mais il vous
« paraîtra déraisonnable. —
« Et en admettant ce que vous
« dites, repris-je, cela exclut-

« il la sympathie? — Presque
« toujours, répondit-elle : ce-
« pendant, si, pour me guérir,
« vous avez besoin de connaî-
« tre les peines qui ont détruit
« ma santé, je vous les confierai
« quand nous nous connaîtrons
« un peu davantage. »

Je rendis mes visites au cou-
vent de plus en plus fréquen-
tes ; le traitement que j'indi-
quai parut produire quelque
effet. Enfin, un jour de l'été

dernier, la retrouvant seule dans le même berceau, sur le même banc où je l'avais vue la première fois, nous reprîmes la même conversation, et elle me conta ce qui suit.

OURIKA.



OURIKA.

Je fus rapportée du Sénégal, à l'âge de deux ans, par M. le chevalier de B., qui en était gouverneur. Il eut pitié de

moi, un jour qu'il voyait embarquer des esclaves sur un bâtiment négrier qui allait bientôt quitter le port : ma mère était morte, et on m'emportait dans le vaisseau, malgré mes cris. M. de B. m'acheta, et, à son arrivée en France, il me donna à Mme la maréchale de B., sa tante, la personne la plus aimable de son tems, et celle qui sût réunir, aux qualités les plus élevées, la bonté la plus touchante.

Me sauver de l'esclavage, me choisir pour bienfaitrice Mme de B., c'était me donner deux fois la vie : je fus ingrate envers la Providence en n'étant point heureuse ; et cependant le bonheur résulte-t-il toujours de ces dons de l'intelligence? Je croirais plutôt le contraire : il faut payer le bienfait de savoir par le désir d'ignorer, et la fable ne nous dit pas si Galatée trouva le bonheur après avoir reçu la vie.

Je ne sus que long-tems après l'histoire des premiers jours de mon enfance. Mes plus anciens souvenirs ne me retracent que le salon de Mme de B.; j'y passais ma vie, aimée d'elle, caressée, gâtée par tous ses amis, accablée de présens, vantée, exaltée comme l'enfant le plus spirituel et le plus aimable.

Le ton de cette société était l'engouement, mais un en-

gouement dont le bon goût savait exclure tout ce qui ressemblait à l'exagération : on louait tout ce qui prêtait à la louange, on excusait tout ce qui prêtait au blâme, et souvent, par une adresse encore plus aimable, on transformait en qualités les défauts mêmes. Le succès donne du courage ; on valait près de Mme de B. tout ce qu'on pouvait valoir, et peut-être un peu plus, car elle prêtait quelque chose

d'elle à ses amis sans s'en douter elle-même : en la voyant, en l'écoutant, on croyait lui ressembler.

Vêtue à l'orientale, assise aux pieds de Mme de B., j'écoutais, sans la comprendre encore, la conversation des hommes les plus distingués de ce tems-là. Je n'avais rien de la turbulence des enfans; j'étais pensive avant de penser, j'étais heureuse à côté de Mme de B. :

aimer, pour moi, c'était être là, c'était l'entendre, lui obéir, la regarder sur tout; je ne désirais rien de plus. Je ne pouvais m'étonner de vivre au milieu du luxe, de n'être entourée que des personnes les plus spirituelles et les plus aimables; je ne connaissais pas autre chose; mais, sans le savoir, je prenais un grand dédain pour tout ce qui n'était pas ce monde où je passais ma vie. Le bon goût est à l'esprit



ce qu'une oreille juste est aux sons. Encore toute enfant, le manque de goût me blessait; je le sentais avant de pouvoir le définir, et l'habitude me l'avait rendu comme nécessaire. Cette disposition eût été dangereuse si j'avais eu un avenir; mais je n'avais pas d'avenir, et je ne m'en doutais pas.

J'arrivai jusqu'à l'âge de douze ans sans avoir eu l'idée

qu'on pouvait être heureuse autrement que je ne l'étais. Je n'étais pas fâchée d'être une négresse : on me disait que j'étais charmante ; d'ailleurs, rien ne m'avertissait que ce fût un désavantage ; je ne voyais presque pas d'autres enfans ; un seul était mon ami, et ma couleur noire ne l'empêchait pas de m'aimer.

Ma bienfaitrice avait deux petits-fils, enfans d'une fille

qui était morte jeune. Charles, le cadet, était à peu près de mon âge. Élevé avec moi, il était mon protecteur, mon conseil et mon soutien dans toutes mes petites fautes. A sept ans, il alla au collége : je pleurai en le quittant; ce fut ma première peine. Je pensais souvent à lui, mais je ne le voyais presque plus. Il étudiait, et moi, de mon côté, j'apprenais, pour plaire à Mme de B., tout ce qui devait for-

mer une éducation parfaite. Elle voulut que j'eusse tous les talens : j'avais de la voix, les maîtres les plus habiles l'exercèrent; j'avais le goût de la peinture, et un peintre célèbre, ami de Mme de B., se chargea de diriger mes efforts; j'appris l'anglais, l'italien, et Mme de B. elle-même s'occupait de mes lectures. Elle guidait mon esprit, formait mon jugement : en causant avec elle, en découvrant tous les

trésors de son ame, je sentais la mienne s'élever, et c'était l'admiration qui m'ouvrait les voies de l'intelligence. Hélas! je ne prévoyais pas que ces douces études seraient suivies de jours si amers; je ne pensais qu'à plaire à Mme de B.; un sourire d'approbation sur ses lèvres était tout mon avenir.

Cependant des lectures multipliées, celle des poètes sur-

tout, commençaient à occuper ma jeune imagination; mais, sans but, sans projet, je promenais au hasard mes pensées errantes, et, avec la confiance de mon jeune âge, je me disais que Mme de B. saurait bien me rendre heureuse : sa tendresse pour moi, la vie que je menais, tout prolongeait mon erreur et autorisait mon aveuglement. Je vais vous donner un exemple des soins et des préférences dont j'étais l'objet.

Vous aurez peut-être de la peine à croire, en me voyant aujourd'hui, que j'aie été citée pour l'élégance et la beauté de ma taille. Mme de B. vantait souvent ce qu'elle appelait ma grâce, et elle avait voulu que je susse parfaitement danser. Pour faire briller ce talent, ma bienfaitrice donna un bal dont ses petits-fils furent le prétexte, mais dont le véritable motif était de me montrer fort à mon avantage dans un

quadrille des quatre parties du monde où je devais représenter l'Afrique. On consulta les voyageurs, on feuilleta les livres de costumes, on lut des ouvrages savans sur la musique africaine, enfin on choisit une *Comba*, danse nationale de mon pays. Mon danseur mit un crêpe sur son visage : hélas! je n'eus pas besoin d'en mettre sur le mien; mais je ne fis pas alors cette réflexion. Tout entière au plaisir du bal, je

dansai la *Comba*, et j'eus tout le succès qu'on pouvait attendre de la nouveauté du spectacle et du choix des spectateurs, dont la plupart, amis de Mme de B., s'enthousiasmaient pour moi et croyaient lui faire plaisir en se laissant aller à toute la vivacité de ce sentiment. La danse d'ailleurs était piquante ; elle se composait d'un mélange d'attitudes et de pas mesurés ; on y peignait l'amour, la douleur, le

triomphe et le désespoir. Je ne connaissais encore aucun de ces mouvemens violens de l'ame; mais je ne sais quel instinct me les faisait deviner; enfin je réussis. On m'applaudit, on m'entoura, on m'accabla d'éloges : ce plaisir fut sans mélange; rien ne troublait alors ma sécurité. Ce fut peu de jours après ce bal qu'une conversation, que j'entendis par hasard, ouvrit mes yeux et finit ma jeunesse.

Il y avait dans le salon de Mme de B. un grand paravent de laque. Ce paravent cachait une porte ; mais il s'étendait aussi près d'une des fenêtres, et, entre le paravent et la fenêtre, se trouvait une table où je dessinais quelquefois. Un jour, je finissais avec application une miniature ; absorbée par mon travail, j'étais restée long-tems immobile, et sans doute Mme de B. me croyait sortie, lorsqu'on annonça une de ses amies, la

marquise de... C'était une personne d'une raison froide, d'un esprit tranchant, positive jusqu'à la sécheresse; elle portait ce caractère dans l'amitié : les sacrifices ne lui coûtaient rien pour le bien et pour l'avantage de ses amis; mais elle leur faisait payer cher ce grand attachement. Inquisitive et difficile, son exigence égalait son dévouement, et elle était la moins aimable des amies de Mme de B. Je la craignais, quoi-

qu'elle fût bonne pour moi; mais elle l'était à sa manière : examiner, et même assez sévèrement, était pour elle un signe d'intérêt. Hélas! j'étais si accoutumée à la bienveillance, que la justice me semblait toujours redoutable. « Pendant « que nous sommes seules, dit « Mme de... à Mme de B., je veux « vous parler d'Ourika : elle « devient charmante, son es- « prit est tout-à-fait formé, elle « causera comme vous, elle

« est pleine de talens, elle est « piquante, naturelle; mais que « deviendra-t-elle? et enfin « qu'en ferez-vous? — Hélas! « dit Mme de B., cette pensée « m'occupe souvent, et, je vous « l'avoue, toujours avec tris-« tesse : je l'aime comme si « elle était ma fille; je ferais « tout pour la rendre heu-« reuse; et cependant, lors-« que je réfléchis à sa position, « je la trouve sans remède. « Pauvre Ourika! je la vois

« seule, pour toujours seule
« dans la vie ! »

Il me serait impossible de vous peindre l'effet que produisit en moi ce peu de paroles ; l'éclair n'est pas plus prompt : je vis tout ; je me vis négresse, dépendante, méprisée, sans fortune, sans appui, sans un être de mon espèce à qui unir mon sort, jusqu'ici un jouet, un amusement pour ma bienfaitrice, bientôt rejetée d'un monde où je n'étais

pas faite pour être admise. Une affreuse palpitation me saisit, mes yeux s'obscurcirent, le battement de mon cœur m'ôta un instant la faculté d'écouter encore; enfin je me remis assez pour entendre la suite de cette conversation.

« Je crains, disait Mme de...., « que vous ne la rendiez mal- « heureuse. Que voulez-vous « qui la satisfasse, maintenant « qu'elle a passé sa vie dans

« l'intimité de votre société ?—
« Mais elle y restera, dit Mme
« de B. — Oui, reprit Mme
« de..., tant qu'elle est une en-
« fant : mais elle a quinze ans; à
« qui la marierez-vous, avec
« l'esprit qu'elle a et l'éduca-
« tion que vous lui avez don-
« née? Qui voudra jamais épou-
« ser une négresse ? Et si, à
« force d'argent, vous trouvez
« quelqu'un qui consente à
« avoir des enfans nègres, ce
« sera un homme d'une condi-

« tion inférieure, et avec qui
« elle se trouvera malheureu-
« se. Elle ne peut vouloir que
« de ceux qui ne voudront pas
« d'elle. —Tout cela est vrai,
« dit Mme de B.; mais heureu-
« sement elle ne s'en doute
« point encore, et elle a pour
« moi un attachement, qui, j'es-
« père, la préservera long-
« tems de juger sa position.
« Pour la rendre heureuse, il
« eût fallu en faire une per-
« sonne commune : je crois sin-

« cèrement que cela était im-
« possible. Eh bien! peut-être
« sera-t-elle assez distinguée
« pour se placer au dessus de
« son sort, n'ayant pu rester au
« dessous. — Vous vous faites
« des chimères, dit Mme de... :
« la philosophie nous place au
« dessus des maux de la fortu-
« ne, mais elle ne peut rien con-
« tre les maux qui viennent
« d'avoir brisé l'ordre de la na-
« ture. Ourika n'a pas rempli
« sa destinée : elle s'est placée

« dans la société sans sa per-« mission; la société se venge-« ra.—Assurément, dit Mme de « B., elle est bien innocente de « ce crime; mais vous êtes sé-« vère pour cette pauvre en-« fant. —Je lui veux plus de « bien que vous, reprit Mme « de...; je désire son bonheur, « et vous la perdez.» Mme de B. répondit avec impatience, et j'allais être la cause d'une querelle entre les deux amies, quand on annonça une visite :

je me glissai derrière le paravent ; je m'échappai; je courus dans ma chambre, où un déluge de larmes soulagea un instant mon pauvre cœur.

C'était un grand changement dans ma vie, que la perte de ce prestige qui m'avait environnée jusqu'alors ! Il y a des illusions qui sont comme la lumière du jour ; quand on les perd, tout disparaît avec elles. Dans la confusion des nouvel-

les idées qui m'assaillaient, je ne retrouvais plus rien de ce qui m'avait occupée jusqu'alors : c'était un abîme avec toutes ses terreurs. Ce mépris dont je me voyais poursuivie ; cette société où j'étais déplacée ; cet homme qui, à prix d'argent, consentirait peut-être que ses enfans fussent nègres ! toutes ces pensées s'élevaient successivement comme des fantômes et s'attachaient sur moi comme des furies : l'isolement sur-

tout ; cette conviction que j'étais seule, pour toujours seule dans la vie, Mme de B. l'avait dit ; et à chaque instant je me répétais, seule ! pour toujours seule ! La veille encore, que m'importait d'être seule ? je n'en savais rien ; je ne le sentais pas ; j'avais besoin de ce que j'aimais, je ne songeais pas que ce que j'aimais n'avait pas besoin de moi. Mais à présent, mes yeux étaient ouverts, et le malheur avait déjà

fait entrer la défiance dans mon ame.

Quand je revins chez Mme de B., tout le monde fut frappé de mon changement ; on me questionna : je dis que j'étais malade ; on le crut. Mme de B. envoya chercher Barthez, qui m'examina avec soin, me tâta le pouls, et dit brusquement que je n'avais rien. Mme de B. se rassura, et essaya de me distraire et de m'amuser. Je n'ose

dire combien j'étais ingrate pour ces soins de ma bienfaitrice ; mon ame s'était comme resserrée en elle-même. Les bienfaits qui sont doux à recevoir, sont ceux dont le cœur s'acquitte : le mien était rempli d'un sentiment trop amer pour se répandre au dehors. Des combinaisons infinies des mêmes pensées occupaient tout mon tems ; elles se reproduisaient sous mille formes différentes : mon imagination leur

prêtait les couleurs les plus sombres ; souvent mes nuits entières se passaient à pleurer. J'épuisais ma pitié sur moi-même ; ma figure me faisait horreur, je n'osais plus me regarder dans une glace ; lorsque mes yeux se portaient sur mes mains noires, je croyais voir celles d'un singe ; je m'exagérais ma laideur, et cette couleur me paraissait comme le signe de ma réprobation ; c'est elle qui me séparait de tous les

êtres de mon espèce, qui me condamnait à être seule, toujours seule! jamais aimée! Un homme, à prix d'argent, consentirait peut-être que ses enfans fussent nègres! Tout mon sang se soulevait d'indignation à cette pensée. J'eus un moment l'idée de demander à Mme de B. de me renvoyer dans mon pays; mais là encore j'aurais été isolée: qui m'aurait entendue, qui m'aurait comprise? Hélas! je n'appartenais plus à

personne; j'étais étrangère à la race humaine tout entière!

Ce n'est que bien long-tems après que je compris la possibilité de me résigner à un tel sort. Mme. de B. n'était point dévote; je devais à un prêtre respectable, qui m'avait instruite pour ma première communion, ce que j'avais de sentimens religieux. Ils étaient sincères comme tout mon caractère; mais je ne savais pas

que, pour être profitable, la piété a besoin d'être mêlée à toutes les actions de la vie : la mienne avait occupé quelques instans de mes journées, mais elle était demeurée étrangère à tout le reste. Mon confesseur était un saint vieillard, peu soupçonneux; je le voyais deux ou trois fois par an, et, comme je n'imaginais pas que des chagrins fussent des fautes, je ne lui parlais pas de mes peines. Elles altéraient sensiblement

ma santé ; mais, chose étrange! elles perfectionnaient mon esprit. Un sage d'Orient a dit : « Celui qui n'a pas souffert, « que sait-il? » Je vis que je ne savais rien avant mon malheur; mes impressions étaient toutes des sentimens ; je ne jugeais pas ; j'aimais : les discours, les actions, les personnes plaisaient ou déplaisaient à mon cœur. A présent, mon esprit s'était séparé de ces mouvemens involontaires : le chagrin



est comme l'éloignement, il fait juger l'ensemble des objets. Depuis que je me sentais étrangère à tout, j'étais devenue plus difficile, et j'examinais, en le critiquant, presque tout ce qui m'avait plu jusqu'alors.

Cette disposition ne pouvait échapper à Mme de B.; je n'ai jamais su si elle en devina la cause. Elle craignait peut-être d'exalter ma peine en me per-

mettant de la confier : mais elle me montrait encore plus de bonté que de coutume ; elle me parlait avec un entier abandon, et, pour me distraire de mes chagrins, elle m'occupait de ceux qu'elle avait elle-même. Elle jugeait bien mon cœur ; je ne pouvais en effet me rattacher à la vie, que par l'idée d'être nécessaire ou du moins utile à ma bienfaitrice. La pensée qui me poursuivait le plus, c'est que j'étais isolée

sur la terre, et que je pouvais mourir sans laisser de regrets dans le cœur de personne. J'étais injuste pour Mme de B.; elle m'aimait, elle me l'avait assez prouvé; mais elle avait des intérêts qui passaient bien avant moi. Je n'enviais pas sa tendresse à ses petits-fils, surtout à Charles; mais j'aurais voulu pouvoir dire comme eux: Ma mère!

Les liens de famille surtout

me faisaient faire des retours bien douloureux sur moi-même, moi qui jamais ne devais être la sœur, la femme, la mère de personne! Je me figurais dans ces liens plus de douceur qu'ils n'en ont peut-être, et je négligeais ceux qui m'étaient permis, parce que je ne pouvais atteindre à ceux-là. Je n'avais point d'amie, personne n'avait ma confiance : ce que j'avais pour Mme de B. était plutôt un culte qu'une affec-

tion; mais je crois que je sentais pour Charles tout ce qu'on éprouve pour un frère.

Il était toujours au collége, qu'il allait bientôt quitter pour commencer ses voyages. Il partait avec son frère aîné et son gouverneur, et ils devaient visiter l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie; leur absence devait durer deux ans. Charles était charmé de partir; et moi, je ne fus affligée qu'au dernier

moment; car j'étais toujours bien aise de ce qui lui faisait plaisir. Je ne lui avais rien dit de toutes les idées qui m'occupaient; je ne le voyais jamais seul, et il m'aurait fallu bien du tems pour lui expliquer ma peine : je suis sûre qu'alors il m'aurait comprise. Mais il avait, avec son air doux et grave, une disposition à la moquerie, qui me rendait timide : il est vrai qu'il ne l'exerçait guère que sur les ridicules de

l'affectation; tout ce qui était sincère le désarmait. Enfin je ne lui dis rien. Son départ, d'ailleurs, était une distraction, et je crois que cela me faisait du bien de m'affliger d'autre chose que de ma douleur habituelle.

Ce fut peu de tems après le départ de Charles, que la révolution prit un caractère plus sérieux : je n'entendais parler tout le jour, dans le salon de

Mme de B., que des grands intérêts moraux et politiques que cette révolution remua jusque dans leur source; ils se rattachaient à ce qui avait occupé les esprits supérieurs de tous les tems. Rien n'était plus capable d'étendre et de former mes idées, que le spectacle de cette arène où des hommes distingués remettaient chaque jour en question tout ce qu'on avait pu croire jugé jusqu'alors. Ils approfondissaient tous les sujets,

remontaient à l'origine de toutes les institutions, mais trop souvent pour tout ébranler et pour tout détruire.

Croiriez-vous que, jeune comme j'étais, étrangère à tous les intérêts de la société, nourrissant à part ma plaie secrète, la révolution apporta un changement dans mes idées, fit naître dans mon cœur quelques espérances, et suspendit un moment mes maux? tant on

cherche vite ce qui peut consoler ! J'entrevis donc que, dans ce grand désordre, je pourrais trouver ma place ; que toutes les fortunes renversées, tous les rangs confondus, tous les préjugés évanouis, amèneraient peut-être un état de choses où je serais moins étrangère ; et que si j'avais quelque supériorité d'ame, quelque qualité cachée, on l'apprécierait lorsque ma couleur ne m'isolerait plus au milieu du monde, comme elle

avait fait jusqu'alors. Mais il arriva que ces qualités mêmes que je pouvais me trouver, s'opposèrent vîte à mon illusion : je ne pus désirer long-tems beaucoup de mal pour un peu de bien personnel. D'un autre côté, j'apercevais les ridicules de ces personnages qui voulaient maîtriser les événemens ; je jugeais les petitesses de leurs caractères, je devinais leurs vues secrètes ; bientôt leur fausse philanthropie cessa de

m'abuser, et je renonçai à l'espérance, en voyant qu'il resterait encore assez de mépris pour moi au milieu de tant d'adversités. Cependant je m'intéressais toujours à ces discussions animées; mais elles ne tardèrent pas à perdre ce qui faisait leur plus grand charme. Déjà le tems n'était plus où l'on ne songeait qu'à plaire, et où la première condition pour y réussir était l'oubli des succès de son amour-propre : lorsque

la révolution cessa d'être une belle théorie, et qu'elle toucha aux intérêts intimes de chacun, les conversations dégénérèrent en disputes, et l'aigreur, l'amertume et les personnalités prirent la place de la raison. Quelquefois, malgré ma tristesse, je m'amusais de toutes ces violentes opinions, qui n'étaient, au fond, presque jamais que des prétentions, des affectations ou des peurs : mais la gaieté qui vient de l'observation



des ridicules, ne fait pas de bien ; il y a trop de malignité dans cette gaieté, pour qu'elle puisse réjouir le cœur qui ne se plaît que dans les joies innocentes. On peut avoir cette gaieté moqueuse, sans cesser d'être malheureux ; peut-être même le malheur rend-il plus susceptible de l'éprouver, car l'amertume dont l'ame se nourrit, fait l'aliment habituel de ce triste plaisir.

L'espoir sitôt détruit que m'avait inspiré la révolution, n'avait point changé la situation de mon ame; toujours mécontente de mon sort, mes chagrins n'étaient adoucis que par la confiance et les bontés de Mme de B. Quelquefois, au milieu de ces conversations politiques dont elle ne pouvait réussir à calmer l'aigreur, elle me regardait tristement; ce regard était un baume pour mon cœur; il semblait me dire:

Ourika, vous seule m'entendez!

On commençait à parler de la liberté des nègres : il était impossible que cette question ne me touchât pas vivement; c'était une illusion que j'aimais encore à me faire, qu'ailleurs, du moins, j'avais des semblables : comme ils étaient malheureux, je les croyais bons, et je m'intéressais à leur sort. Hélas! je fus promptement dé-

trompée ! Les massacres de Saint-Domingue me causèrent une douleur nouvelle et déchirante : jusqu'ici je m'étais affligée d'appartenir à une race proscrite ; maintenant j'avais honte d'appartenir à une race de barbares et d'assassins.

Cependant la révolution faisait des progrès rapides ; on s'effrayait en voyant les hommes les plus violens s'emparer de toutes les places. Bientôt il

parut que ces hommes étaient décidés à ne rien respecter : les affreuses journées du 20 juin et du 10 août durent préparer à tout. Ce qui restait de la société de Mme de B. se dispersa à cette époque : les uns fuyaient les persécutions dans les pays étrangers ; les autres se cachaient ou se retiraient en province. Mme de B. ne fit ni l'un ni l'autre ; elle était fixée chez elle par l'occupation constante de son cœur : elle resta avec

un souvenir et près d'un tombeau.

Nous vivions depuis quelques mois dans la solitude, lorsque, à la fin de l'année 1792, parut le décret de confiscation des biens des émigrés. Au milieu de ce désastre général, Mme de B. n'aurait pas compté la perte de sa fortune, si elle n'eût appartenu à ses petits-fils; mais, par des arrangemens de famille, elle n'en

avait que la jouissance. Elle se décida donc à faire revenir Charles, le plus jeune des deux frères, et à envoyer l'aîné, âgé de près de vingt ans, à l'armée de Condé. Ils étaient alors en Italie, et achevaient ce grand voyage, entrepris, deux ans auparavant, dans des circonstances bien différentes. Charles arriva à Paris au commencement de février 1793, peu de temps après la mort du Roi.

Ce grand crime avait causé à Mme de B. la plus violente douleur; elle s'y livrait tout entière, et son ame était assez forte, pour proportionner l'horreur du forfait à l'immensité du forfait même. Les grandes douleurs, dans la vieillesse, ont quelque chose de frappant : elles ont pour elles l'autorité de la raison. Mme de B. souffrait avec toute l'énergie de son caractère; sa santé en était altérée, mais je

n'imaginais pas qu'on pût essayer de la consoler, ou même de la distraire. Je pleurais, je m'unissais à ses sentimens, j'essayais d'élever mon ame pour la rapprocher de la sienne, pour souffrir du moins autant qu'elle et avec elle.

Je ne pensai presque pas à mes peines, tant que dura la terreur ; j'aurais eu honte de me trouver malheureuse en présence de ces grandes infor-





tunes : d'ailleurs, je ne me sentais plus isolée depuis que tout le monde était malheureux. L'opinion est comme une patrie ; c'est un bien dont on jouit ensemble; on est frère pour la soutenir et pour la défendre. Je me disais quelquefois, que moi, pauvre négresse, je tenais pourtant à toutes les ames élevées, par le besoin de la justice que j'éprouvais en commun avec elles : le jour du triomphe de la vertu et

de la vérité serait un jour de triomphe pour moi comme pour elles : mais, hélas ! ce jour était bien loin.

Aussitôt que Charles fut arrivé, Mme de B. partit pour la campagne. Tous ses amis étaient cachés ou en fuite ; sa société se trouvait presque réduite à un vieil abbé que, depuis dix ans, j'entendais tous les jours se moquer de la religion, et qui à présent s'irritait

qu'on eût vendu les biens du clergé, parce qu'il y perdait vingt mille livres de rente. Cet abbé vint avec nous à Saint-Germain. Sa société était douce, ou plutôt elle était tranquille : car son calme n'avait rien de doux ; il venait de la tournure de son esprit, plutôt que de la paix de son cœur.

Mme de B. avait été toute sa vie dans la position de rendre beaucoup de services :

liée avec M. de Choiseul, elle avait pu, pendant ce long ministère, être utile à bien des gens. Deux des hommes les plus influens pendant la terreur avaient des obligations à Mme de B.; ils s'en souvinrent et se montrèrent reconnaissans. Veillant sans cesse sur elle, ils ne permirent pas qu'elle fût atteinte; ils risquèrent plusieurs fois leurs vies pour dérober la sienne aux fureurs révolutionnaires: car on doit

remarquer qu'à cette époque funeste, les chefs mêmes des partis les plus violens ne pouvaient faire un peu de bien sans danger; il semblait, que sur cette terre désolée, on ne pût régner que par le mal, tant lui seul donnait et ôtait la puissance. Mme de B. n'alla point en prison; elle fut gardée chez elle, sous prétexte de sa mauvaise santé. Charles, l'abbé et moi, nous restâmes auprès d'elle et nous

lui donnions tous nos soins.

Rien ne peut peindre l'état d'anxiété et de terreur des journées que nous passâmes alors, lisant chaque soir, dans les journaux, la condamnation et la mort des amis de Mme de B., et tremblant à tout instant que ses protecteurs n'eussent plus le pouvoir de la garantir du même sort. Nous sûmes qu'en effet elle était au moment de périr, lorsque la mort de

8

Robespierre mit un terme à tant d'horreurs. On respira; les gardes quittèrent la maison de Mme de B., et nous restâmes tous quatre dans la même solitude, comme on se retrouve, j'imagine, après une grande calamité à laquelle on a échappé ensemble. On aurait cru que tous les liens s'étaient resserrés par le malheur : j'avais senti que là, du moins, je n'étais pas étrangère.

Si j'ai connu quelques ins-
ns doux dans ma vie, depuis
perte des illusions de mon
fance, c'est l'époque qui
ivit ces tems désastreux. Mme.
e B. possédait au suprême
egré ce qui fait le charme de
a vie intérieure : indulgente
et facile, on pouvait tout dire
devant elle ; elle savait deviner
ce que voulait dire ce qu'on
avait dit. Jamais une inter-
prétation sévère ou infidèle
ne venait glacer la confiance ;

les pensées passaient pour ce qu'elles valaient ; on n'était responsable de rien. Cette qualité eût fait le bonheur des amis de Mme de B., quand bien même elle n'eût possédé que celle-là. Mais combien d'autres grâces n'avait-elle pas encore ! Jamais on ne sentait de vide ni d'ennui dans sa conversation ; tout lui servait d'aliment : l'intérêt qu'on prend aux petites choses, qui est de la futilité dans les personnes

communes, est la source de mille plaisirs avec une personne distinguée; car c'est le propre des esprits supérieurs de faire quelque chose de rien. L'idée la plus ordinaire devenait féconde si elle passait par la bouche de Mme de B.; son esprit et sa raison savaient la revêtir de mille nouvelles couleurs.

Charles avait des rapports de caractère avec Mme de B.,

et son esprit aussi ressemblait au sien ; c'est-à-dire qu'il était ce que celui de Mme de B. avait dû être, juste, ferme, étendu, mais sans modifications; la jeunesse ne les connaît pas : pour elle, tout est bien, ou, tout est mal, tandis que l'écueil de la vieillesse est souvent de trouver, que rien n'est tout-à-fait bien, et rien tout-à-fait mal. Charles avait les deux belles passions de son âge, la justice et la vérité. J'ai dit qu'il haïs-

sait jusqu'à l'ombre de l'affectation ; il avait le défaut d'en voir quelquefois où il n'y en avait pas. Habituellement contenu, sa confiance était flatteuse ; on voyait qu'il la donnait, qu'elle était le fruit de l'estime, et non le penchant de son caractère : tout ce qu'il accordait avait du prix, car presque rien en lui n'était involontaire, et tout cependant était naturel. Il comptait tellement sur moi, qu'il n'avait

pas une pensée qu'il ne me dît aussitôt. Le soir, assis autour d'une table, les conversations étaient infinies : notre vieil abbé y tenait sa place ; il s'était fait un enchaînement si complet d'idées fausses, et il les soutenait avec tant de bonne foi, qu'il était une source inépuisable d'amusement pour Mme de B., dont l'esprit juste et lumineux faisait admirablement ressortir les absurdités du pauvre abbé, qui ne se fâchait

jamais ; elle jetait tout au travers de son *ordre d'idées*, de grands traits de bon sens que nous comparions aux grands coups d'épée de Roland ou de Charlemagne.

Mme de B. aimait à marcher ; elle se promenait tous les matins dans la forêt de Saint-Germain, donnant le bras à l'abbé ; Charles et moi nous la suivions de loin. C'est alors qu'il me parlait de tout ce qui

l'occupait, de ses projets, de ses espérances, de ses idées sur tout, sur les choses, sur les hommes, sur les événemens. Il ne me cachait rien, et il ne se doutait pas qu'il me confiât quelque chose. Depuis si long-tems il comptait sur moi, que mon amitié était pour lui comme sa vie; il en jouissait sans la sentir; il ne me demandait ni intérêt ni attention; il savait bien qu'en me parlant de lui, il me parlait de moi,

et que j'étais plus *lui* que lui-même : charme d'une telle confiance, vous pouvez tout remplacer, remplacer le bonheur même!

Je ne pensais jamais à parler à Charles de ce qui m'avait tant fait souffrir; je l'écoutais, et ces conversations avaient sur moi je ne sais quel effet magique, qui amenait l'oubli de mes peines. S'il m'eût questionnée, il m'en eût fait souve-

nir ; alors je lui aurais tout dit : mais il n'imaginait pas que j'avais aussi un secret. On était accoutumé à me voir souffrante ; et Mme de B. faisait tant pour mon bonheur qu'elle devait me croire heureuse. J'aurais dû l'être ; je me le disais souvent ; je m'accusais d'ingratitude ou de folie ; je ne sais si j'aurais osé avouer jusqu'à quel point ce mal sans remède de ma couleur me rendait malheureuse. Il y a quel-

que chose d'humiliant à ne pas savoir se soumettre à la nécessité : aussi, ces douleurs, quand elles maîtrisent l'ame, ont tous les caractères du désespoir. Ce qui m'intimidait aussi avec Charles, c'est cette tournure un peu sévère de ses idées. Un soir, la conversation s'était établie sur la pitié, et on se demandait si les chagrins inspirent plus d'intérêt par leurs résultats ou par leurs causes. Charles s'était pro-

noncé pour la cause; il pensait donc qu'il fallait que toutes les douleurs fussent raisonnables. Mais qui peut dire ce que c'est que la raison? est-elle la même pour tout le monde? tous les cœurs ont-ils tous les mêmes besoins? et le malheur n'est-il pas la privation des besoins du cœur?

Il était rare cependant que nos conversations du soir me ramenassent ainsi à moi-même; je tâchais d'y penser le moins

que je pouvais ; j'avais ôté de ma chambre tous les miroirs, je portais toujours des gants ; mes vêtemens cachaient mon cou et mes bras, et j'avais adopté, pour sortir, un grand chapeau avec un voile, que souvent même je gardais dans la maison. Hélas ! je me trompais ainsi moi-même : comme les enfans, je fermais les yeux, et je croyais qu'on ne me voyait pas.

Vers la fin de l'année 1795,

la terreur était finie, et l'on commençait à se retrouver; les débris de la société de Mme de B. se réunirent autour d'elle, et je vis avec peine le cercle de ses amis s'augmenter. Ma position était si fausse dans le monde, que plus la société rentrait dans son ordre naturel, plus je m'en sentais dehors. Toutes les fois que je voyais arriver chez Mme de B. des personnes qui n'y étaient pas encore venues, j'éprouvais un

nouveau tourment. L'expression de surprise mêlée de dédain que j'observais sur leur physionomie, commençait à me troubler ; j'étais sûre d'être bientôt l'objet d'un aparté dans l'embrasure de la fenêtre, ou d'une conversation à voix basse : car il fallait bien se faire expliquer comment une négresse était admise dans la société intime de Mme de B. Je souffrais le martyre pendant ces éclaircissemens ; j'aurais

voulu être transportée dans ma patrie barbare, au milieu des sauvages qui l'habitent, moins à craindre pour moi que cette société cruelle qui me rendait responsable du mal qu'elle seule avait fait. J'étais poursuivie, plusieurs jours de suite, par le souvenir de cette physionomie dédaigneuse; je la voyais en rêve, je la voyais à chaque instant; elle se plaçait devant moi comme ma propre image. Hélas! elle était celle des chi-

mères dont je me laissais obséder ! Vous ne m'aviez pas encore appris, ô mon Dieu ! à conjurer ces fantômes ; je ne savais pas qu'il n'y a de repos qu'en vous.

A présent, c'était dans le cœur de Charles que je cherchais un abri ; j'étais fière de son amitié, je l'étais encore plus de ses vertus ; je l'admirais comme ce que je connaissais de plus parfait sur la terre.

J'avais cru autrefois aimer Charles comme un frère; mais depuis que j'étais toujours souffrante, il me semblait que j'étais vieillie, et que ma tendresse pour lui ressemblait plutôt à celle d'une mère. Une mère, en effet, pouvait seule éprouver ce désir passionné de son bonheur, de ses succès; j'aurais volontiers donné ma vie pour lui épargner un moment de peine. Je voyais bien avant lui l'impression qu'il

produisait sur les autres; il était assez heureux pour ne s'en pas soucier : c'est tout simple ; il n'avait rien à en redouter, rien ne lui avait donné cette inquiétude habituelle que j'éprouvais sur les pensées des autres; tout était harmonie dans son sort, tout était désaccord dans le mien.

Un matin, un ancien ami de Mme de B. vint chez elle; il était chargé d'une proposition de

mariage pour Charles : Mlle de Thémines était devenue, d'une manière bien cruelle, une riche héritière; elle avait perdu le même jour, sur l'échafaud, sa famille entière; il ne lui restait plus qu'une grande tante, autrefois religieuse, et qui, devenue tutrice de Mlle de Thémines, regardait comme un devoir de la marier, et voulait se presser, parce qu'ayant plus de quatre-vingts ans, elle craignait

de mourir et de laisser ainsi sa nièce seule et sans appui dans le monde. Mlle de Thémines réunissait tous les avantages de la naissance, de la fortune et de l'éducation ; elle avait seize ans ; elle était belle comme le jour : on ne pouvait hésiter. Mme de B. en parla à Charles, qui d'abord fut un peu effrayé de se marier si jeune : bientôt il désira voir Mlle de Thémines ; l'entrevue eut lieu, et alors il n'hésita

plus. Anaïs de Thémines possédait en effet tout ce qui pouvait plaire à Charles; jolie sans s'en douter, et d'une modestie si tranquille, qu'on voyait qu'elle ne devait qu'à la nature cette charmante vertu. Mme de Thémines permit à Charles d'aller chez elle, et bientôt il devint passionnément amoureux. Il me racontait les progrès de ses sentimens : j'étais impatiente de voir cette belle Anaïs, desti-

née à faire le bonheur de Charles. Elle vint enfin à Saint-Germain ; Charles lui avait parlé de moi ; je n'eus point à supporter d'elle ce coup-d'œil dédaigneux et scrutateur qui me faisait toujours tant de mal : elle avait l'air d'un ange de bonté. Je lui promis qu'elle serait heureuse avec Charles ; je la rassurai sur sa jeunesse, je lui dis qu'à vingt-un ans il avait la raison solide d'un âge bien plus avancé. Je répondis

à toutes ses questions : elle m'en fit beaucoup, parce qu'elle savait que je connaissais Charles depuis son enfance; et il m'était si doux d'en dire du bien, que je ne me lassais pas d'en parler.

Les arrangemens d'affaires retardèrent de quelques semaines la conclusion du mariage. Charles continuait à aller chez Mme de Thémines, et souvent il restait à Paris deux

ou trois jours de suite : ces absences m'affligeaient, et j'étais mécontente de moi-même, en voyant que je préférais mon bonheur à celui de Charles; ce n'est pas ainsi que j'étais accoutumée à aimer. Les jours où il revenait, étaient des jours de fête; il me racontait ce qui l'avait occupé; et s'il avait fait quelques progrès dans le cœur d'Anaïs, je m'en réjouissais avec lui. Un jour pourtant il me parla de la manière dont il

voulait vivre avec elle : « Je « veux obtenir toute sa con- « fiance, me dit-il, et lui don- « ner toute la mienne; je ne « lui cacherai rien, elle saura « toutes mes pensées, elle con- « naîtra tous les mouvemens « secrets de mon cœur; je veux « qu'il y ait entre elle et moi « une confiance comme la nô- « tre, Ourika. » Comme la nôtre! Ce mot me fit mal; il me rappela que Charles ne savait pas le seul secret de ma vie, et

il m'ôta le désir de le lui confier. Peu à peu les absences de Charles devinrent plus longues; il n'était presque plus à Saint-Germain que des instans; il venait à cheval pour mettre moins de tems en chemin, il retournait l'après-dînée à Paris; de sorte que tous les soirs se passaient sans lui. Mme de B. plaisantait souvent de ces longues absences; j'aurais bien voulu faire comme elle!

Un jour, nous nous promenions dans la forêt. Charles avait été absent presque toute la semaine : je l'aperçus tout à coup à l'extrémité de l'allée où nous marchions; il venait à cheval, et très vite. Quand il fut près de l'endroit où nous étions, il sauta à terre et se mit à se promener avec nous : après quelques minutes de conversation générale, il resta en arrière avec moi, et nous recommençâmes à causer com-

me autrefois; j'en fis la remarque. « Comme autrefois! s'écria-t-il; ah! quelle différence! avais-je donc quelque chose à dire dans ce tems-là? « Il me semble que je n'ai commencé à vivre que depuis « deux mois. Ourika, je ne « vous dirai jamais ce que j'éprouve pour elle! Quelquefois je crois sentir que mon « ame tout entière va passer « dans la sienne. Quand elle « me regarde, je ne respire

« plus ; quand elle rougit, je
« voudrais me prosterner à ses
« pieds pour l'adorer. Quand
« je pense que je vais être le pro-
« tecteur de cet ange, qu'elle
« me confie sa vie, sa desti-
« née ; ah! que je suis glorieux
« de la mienne ! Que je la ren-
« drai heureuse ! Je serai pour
« elle le père, la mère, qu'elle
« a perdus : mais je serai aussi
« son mari, son amant ! Elle me
« donnera son premier amour ;
« tout son cœur s'épanchera

« dans le mien; nous vivrons
« de la même vie, et je ne veux
« pas que, dans le cours de
« nos longues années, elle
« puisse dire qu'elle ait passé
« une heure sans être heu-
« reuse. Quelles délices, Ou-
« rika, de penser qu'elle sera
« la mère de mes enfans, qu'ils
« puiseront la vie dans le sein
« d'Anaïs! Ah! ils seront doux
« et beaux comme elle! Qu'ai-
« je fait, ô Dieu! pour méri-
« ter tant de bonheur! »

Hélas! j'adressais en ce moment au ciel une question toute contraire!.. Depuis quelques instans, j'écoutais ces paroles passionnées avec un sentiment indéfinissable. Grand Dieu! vous êtes témoin que j'étais heureuse du bonheur de Charles: mais pourquoi avez-vous donné la vie à la pauvre Ourika? pourquoi n'est-elle pas morte sur ce bâtiment négrier d'où elle fut arrachée, ou sur le sein de sa mère? Un peu



de sable d'Afrique eût recouvert son corps, et ce fardeau eût été bien léger ! Qu'importait au monde qu'Ourika vécût ? Pourquoi était-elle condamnée à la vie ? C'était donc pour vivre seule, toujours seule, jamais aimée ! O mon Dieu, ne le permettez pas ! Retirez de la terre la pauvre Ourika ! Personne n'a besoin d'elle : n'est-elle pas seule dans la vie ? Cette affreuse pensée me saisit avec plus de

violence qu'elle n'avait encore fait. Je me sentis fléchir, je tombai sur les genoux, mes yeux se fermèrent, et je crus que j'allais mourir.

En achevant ces paroles, l'oppression de la pauvre religieuse parut s'augmenter; sa voix s'altéra, et quelques larmes coulèrent le long de ses joues flétries. Je voulus l'engager à suspendre son récit; elle s'y refusa. « Ce n'est

« rien, me dit-elle; mainte-
« nant le chagrin ne dure pas
« dans mon cœur : la racine
« en est coupée. Dieu a eu
« pitié de moi; il m'a retirée
« lui-même de cet abîme où
« je n'étais tombée que faute
« de le connaître et de l'aimer.
« N'oubliez donc pas que je
« suis heureuse : mais, hélas!
« ajouta-t-elle, je ne l'étais
« point alors. »

Jusqu'à l'époque dont je

viens de vous parler, j'avais supporté mes peines; elles avaient altéré ma santé, mais j'avais conservé ma raison et une sorte d'empire sur moi-même : mon chagrin, comme le ver qui dévore le fruit, avait commencé par le cœur; je portais dans mon sein le germe de la destruction, lorsque tout était encore plein de vie au dehors de moi. La conversation me plaisait, la discussion m'animait; j'avais même

conservé une sorte de gaieté d'esprit; mais j'avais perdu les joies du cœur. Enfin jusqu'à l'époque dont je viens de vous parler, j'étais plus forte que mes peines ; je sentais qu'à présent mes peines seraient plus fortes que moi.

Charles me rapporta dans ses bras jusqu'à la maison ; là tous les secours me furent donnés, et je repris connaissance. En ouvrant les yeux, je vis

Mme de B. à côté de mon lit; Charles me tenait une main; ils m'avaient soignée eux-mêmes, et je vis sur leurs visages un mélange d'anxiété et de douleur qui pénétra jusqu'au fond de mon ame : je sentis la vie revenir en moi; mes pleurs coulèrent. Mme de B. les essuyait doucement; elle ne me disait rien, elle ne me faisait point de questions : Charles m'en accabla. Je ne sais ce que je lui répondis; je donnai

pour cause à mon accident le chaud, la longueur de la promenade : il me crut, et l'amertume rentra dans mon ame en voyant qu'il me croyait : mes larmes se séchèrent ; je me dis qu'il était donc bien facile de tromper ceux dont l'intérêt était ailleurs ; je retirai ma main qu'il tenait encore, et je cherchai à paraître tranquille. Charles partit, comme de coutume, à cinq heures ; j'en fus blessée ;

j'aurais voulu qu'il fût inquiet de moi : je souffrais tant! Il serait parti de même, je l'y aurais forcé; mais je me serais dit, qu'il me devait le bonheur de sa soirée, et cette pensée m'eût consolée. Je me gardai bien de montrer à Charles ce mouvement de mon cœur; les sentimens délicats ont une sorte de pudeur; s'ils ne sont devinés, ils sont incomplets : on dirait qu'on ne peut les éprouver qu'à deux.

A peine Charles fut-il parti, que la fièvre me prit avec une grande violence; elle augmenta les deux jours suivans. Mme de B. me soignait avec sa bonté accoutumée; elle était désespérée de mon état, et de l'impossibilité de me faire transporter à Paris, où le mariage de Charles l'obligeait à se rendre le lendemain. Les médecins dirent à Mme de B. qu'ils répondaient de ma vie si elle me laissait à Saint-Germain;

elle s'y résolut, et elle me montra en partant une affection si tendre, qu'elle calma un moment mon cœur. Mais après son départ, l'isolement complet, réel, où je me trouvais pour la première fois de ma vie, me jeta dans un profond désespoir. Je voyais se réaliser cette situation que mon imagination s'était peinte tant de fois; je mourais loin de ce que j'aimais, et mes tristes gémissemens ne parvenaient pas même à leurs

oreilles : hélas! ils eussent troublé leur joie. Je les voyais, s'abandonnant à toute l'ivresse du bonheur, loin d'Ourika mourante. Ourika n'avait qu'eux dans la vie; mais eux n'avaient pas besoin d'Ourika : personne n'avait besoin d'elle ! Cet affreux sentiment de l'inutilité de l'existence, est celui qui déchire le plus profondément le cœur : il me donna un tel dégoût de la vie, que je souhaitai sincèrement mourir de la mala-

die dont j'étais attaquée. Je ne parlais pas, je ne donnais presque aucun signe de connaissance, et cette seule pensée était bien distincte en moi : *je voudrais mourir*. Dans d'autres momens, j'étais plus agitée ; je me rappelais tous les mots de cette dernière conversation que j'avais eue avec Charles dans la forêt ; je le voyais nageant dans cette mer de délices qu'il m'avait dépeinte, tandis que je mourais abandonnée,

seule dans la mort comme dans la vie. Cette idée me donnait une irritation plus pénible encore que la douleur. Je me créais des chimères pour satisfaire à ce nouveau sentiment; je me représentais Charles arrivant à Saint-Germain; on lui disait : Elle est morte. Eh bien! le croiriez-vous? je jouissais de sa douleur; elle me vengeait; et de quoi? grand Dieu! de ce qu'il avait été l'ange protecteur de ma vie? Cet affreux



sentiment me fit bientôt horreur ; j'entrevis que si la douleur n'était pas une faute, s'y livrer comme je le faisais pouvait être criminel. Mes idées prirent alors un autre cours ; j'essayai de me vaincre, de trouver en moi-même une force pour combattre les sentimens qui m'agitaient ; mais je ne la cherchais point, cette force, où elle était. Je me fis honte de mon ingratitude. Je mourrai, me disais-je, je veux

mourir ; mais je ne veux pas laisser les passions haineuses approcher de mon cœur. Ourika est un enfant déshérité ; mais l'innocence lui reste : je ne la laisserai pas se flétrir en moi par l'ingratitude. Je passerai sur la terre comme une ombre ; mais, dans le tombeau, j'aurai la paix. O mon Dieu ! ils sont déjà bien heureux : eh bien ! donnez-leur encore la part d'Ourika, et laissez-la mourir comme la feuille tombe

en automne. N'ai-je donc pas assez souffert !

Je ne sortis de la maladie qui avait mis ma vie en danger, que pour tomber dans un état de langueur où le chagrin avait beaucoup de part. Mme de B. s'établit à St.-Germain après le mariage de Charles ; il y venait souvent accompagné d'Anaïs, jamais sans elle. Je souffrais toujours davantage quand ils étaient là. Je ne sais

si l'image du bonheur me rendait plus sensible ma propre infortune, ou si la présence de Charles réveillait le souvenir de notre ancienne amitié; je cherchais quelquefois à le retrouver, et je ne le reconnaissais plus. Il me disait pourtant à peu près tout ce qu'il me disait autrefois : mais son amitié présente ressemblait à son amitié passée, comme la fleur artificielle ressemble à la fleur véritable : c'est la mê-

me chose, hors la vie et le parfum.

Charles attribuait au dépérissement de ma santé le changement de mon caractère; je crois que Mme de B. jugeait mieux le triste état de mon ame, qu'elle devinait mes tourmens secrets, et qu'elle en était vivement affligée : mais le tems n'était plus où je consolais les autres; je n'avais plus pitié que de moi-même.

Anaïs devint grosse, et nous retournâmes à Paris : ma tristesse augmentait chaque jour. Ce bonheur intérieur si paisible, ces liens de famille si doux ! cet amour dans l'innocence, toujours aussi tendre, aussi passionné ; quel spectacle pour une malheureuse destinée à passer sa triste vie dans l'isolement ! à mourir sans avoir été aimée, sans avoir connu d'autres liens, que ceux de la dépendance et de la pitié !



Les jours, les mois se passaient ainsi; je ne prenais à aucune conversation, j'avais abandonné tous mes talens; si je supportais quelques lectures, c'étaient celles où je croyais retrouver la peinture imparfaite des chagrins qui me dévoraient. Je m'en faisais un nouveau poison, je m'enivrais de mes larmes; et, seule dans ma chambre pendant des heures entières, je m'abandonnais à ma douleur.

La naissance d'un fils mit le comble au bonheur de Charles; il accourut pour me le dire, et dans les transports de sa joie, je reconnus quelques accens de son ancienne confiance. Qu'ils me firent mal! Hélas! c'était la voix de l'ami que je n'avais plus! et tous les souvenirs du passé, venaient à cette voix, déchirer de nouveau ma plaie.

L'enfant de Charles était



beau comme Anaïs; le tableau de cette jeune mère avec son fils touchait tout le monde : moi seule, par un sort bizarre, j'étais condamnée à le voir avec amertume; mon cœur dévorait cette image d'un bonheur que je ne devais jamais connaître, et l'envie, comme le vautour, se nourrissait dans mon sein. Qu'avais-je fait à ceux qui crurent me sauver en m'amenant sur cette terre d'exil? Pourquoi ne me lais-

sait-on pas suivre mon sort? Eh bien! je serais la négresse esclave de quelque riche colon; brûlée par le soleil, je cultiverais la terre d'un autre : mais j'aurais mon humble cabane pour me retirer le soir; j'aurais un compagnon de ma vie, et des enfans de ma couleur, qui m'appelleraient : Ma mère! ils appuieraient sans dégoût leur petite bouche sur mon front; ils reposeraient leur tête sur mon cou, et s'en-

dormiraient dans mes bras! Qu'ai-je fait pour être condamnée à n'éprouver jamais les affections pour lesquelles seules mon cœur est créé! O mon Dieu! ôtez-moi de ce monde; je sens que je ne puis plus supporter la vie.

A genoux dans ma chambre, j'adressais au Créateur cette prière impie, quand j'entendis ouvrir ma porte : c'était l'amie de Mme de B., la mar-

quise de...., qui était revenue depuis peu d'Angleterre, où elle avait passé plusieurs années. Je la vis avec effroi arriver près de moi; sa vue me rappelait toujours que, la première, elle m'avait révélé mon sort; qu'elle m'avait ouvert cette mine de douleurs où j'avais tant puisé. Depuis qu'elle était à Paris, je ne la voyais qu'avec un sentiment pénible.

« Je viens vous voir et cau-

« ser avec vous, ma chère Ou-
« rika, me dit-elle. Vous sa-
« vez combien je vous aime de-
« puis votre enfance, et je ne
« puis voir, sans une véritable
« peine, la mélancolie dans
« laquelle vous vous plongez.
« Est-il possible, avec l'esprit
« que vous avez, que vous ne
« sachiez pas tirer un meilleur
« parti de votre situation? —
« L'esprit, Madame, lui ré-
« pondis-je, ne sert guère, qu'à
« augmenter les maux vérita-

« bles ; il les fait voir sous tant
« de formes diverses ! — Mais
« reprit-elle, lorsque les maux
« sont sans remède, n'est-ce
« pas une folie de refuser de
« s'y soumettre, et de lutter
« ainsi contre la nécessité ? car
« enfin, nous ne sommes pas
« les plus forts. — Cela est
« vrai, dis-je ; mais il me sem-
« ble que, dans ce cas, la né-
« cessité est un mal de plus. —
« Vous conviendrez pourtant,
« Ourika, que la raison con-

« seille alors de se résigner et
« de se distraire. — Oui, Ma-
« dame; mais, pour se distrai-
« re, il faut entrevoir ailleurs
« l'espérance. — Vous pour-
« riez du moins vous faire des
« goûts et des occupations
« pour remplir votre tems. —
« Ah! Madame, les goûts
« qu'on se fait, sont un effort,
« et ne sont pas un plaisir. —
« Mais, dit-elle encore, vous
« êtes remplie de talens. —
« Pour que les talens soient

« une ressource, Madame, « lui répondis-je, il faut se « proposer un but; mes talens « seraient comme la fleur du « poète anglais *, qui perdait « son parfum dans le désert. — « Vous oubliez vos amis qui en « jouiraient. — Je n'ai point « d'amis, Madame; j'ai des « protecteurs, et cela est bien « différent! — Ourika, dit-elle, « vous vous rendez bien mal-

* Born to blush unseen
And waste its sweetness in the desert air. GRAY.

« heureuse, et bien inutile-
« ment.—Tout est inutile dans
« ma vie, Madame, même ma
« douleur. — Comment pou-
« vez-vous prononcer un mot
« si amer! vous, Ourika, qui
« vous êtes montrée si dé-
« vouée, lorsque vous restiez
« seule à Mme de B. pendant la
« terreur?—Hélas! Madame,
« je suis comme ces génies
« malfaisans qui n'ont de pou-
« voir que dans les tems de
« calamités, et que le bonheur

« fait fuir. — Confiez-moi
« votre secret, ma chère Ou-
« rika; ouvrez-moi votre cœur;
« personne ne prend à vous
« plus d'intérêt que moi, et
« peut-être que je vous ferai
« du bien. — Je n'ai point de
« secret, Madame, lui répon-
« dis-je, ma position et ma
« couleur sont tout mon mal,
« vous le savez. — Allons donc,
« reprit-elle, pouvez-vous nier
« que vous renfermez au fond
« de votre ame une grande

« peine ? Il ne faut que vous « voir un instant pour en être « sûr. » Je persistai à lui dire ce que je lui avais déjà dit ; elle s'impatienta, éleva la voix ; je vis que l'orage allait éclater. « Est-ce là votre bonne foi, « dit-elle ? cette sincérité pour « laquelle on vous vante ? « Ourika, prenez-y garde ; la « réserve quelquefois conduit « à la fausseté. — Eh ! que « pourrais-je vous confier, Ma- « dame, lui dis-je, à vous sur-

« tout qui, depuis si long-tems
« avez prévu quel serait le
« malheur de ma situation ? A
« vous, moins qu'à personne,
« je n'ai rien de nouveau à dire
« là-dessus. — C'est ce que
« vous ne me persuaderez ja-
« mais, répliqua-t-elle ; mais
« puisque vous me refusez vo-
« tre confiance, et que vous
« assurez que vous n'avez point
« de secret, eh bien ! Ourika,
« je me chargerai de vous ap-
« prendre que vous en avez

« un. Oui, Ourika, tous vos « regrets, toutes vos douleurs « ne viennent que d'une pas- « sion malheureuse, d'une pas- « sion insensée; et si, vous n'é- « tiez pas folle d'amour pour « Charles, vous prendriez fort « bien votre parti d'être né- « gresse. Adieu, Ourika, je « m'en vais, et, je vous le dé- « clare, avec bien moins d'in- « térêt pour vous que je n'en « avais apporté en venant ici. » Elle sortit en achevant ces pa-

roles. Je demeurai anéantie. Que venait-elle de me révéler ! Quelle lumière affreuse avait-elle jetée sur l'abîme de mes douleurs ! Grand Dieu ! c'était comme la lumière qui pénétra une fois au fond des enfers, et qui fit regretter les ténèbres à ses malheureux habitans. Quoi ! j'avais une passion criminelle ! c'est elle qui, jusqu'ici, dévorait mon cœur ! Ce désir de tenir ma place dans la chaîne des êtres, ce besoin des

affections de la nature, cette douleur de l'isolement, c'étaient les regrets d'un amour coupable! et lorsque je croyais envier l'image du bonheur, c'est le bonheur lui-même qui était l'objet de mes vœux impies! Mais qu'ai-je donc fait pour qu'on puisse me croire atteinte de cette passion sans espoir? Est-il donc impossible d'aimer plus que sa vie avec innocence? Cette mère qui se jeta dans la gueule du lion

pour sauver son fils, quel sentiment l'animait? Ces frères, ces sœurs qui voulurent mourir ensemble sur l'échafaud, et qui priaient Dieu avant d'y monter, était-ce donc un amour coupable qui les unissait? L'humanité seule ne produit-elle pas tous les jours des dévouemens sublimes? Pourquoi donc ne pourrais-je aimer ainsi Charles, le compagnon de mon enfance, le protecteur de ma jeunesse?... Et cepen-

dant, je ne sais quelle voix crie au fond de moi-même, qu'on a raison, et que je suis criminelle. Grand Dieu! je vais donc recevoir aussi le remords dans mon cœur désolé! Il faut qu'Ourika connaisse tous les genres d'amertume, qu'elle épuise toutes les douleurs! Quoi! mes larmes désormais seront coupables! il me sera défendu de penser à lui! quoi! je n'oserai plus souffrir!

Ces affreuses pensées me

jetèrent dans un accablement qui ressemblait à la mort. La même nuit, la fièvre me prit, et, en moins de trois jours, on désespéra de ma vie : le médecin déclara que, si l'on voulait me faire recevoir mes sacremens, il n'y avait pas un instant à perdre. On envoya chercher mon confesseur; il était mort depuis peu de jours. Alors M[me] de B.... fit avertir un prêtre de la paroisse; il vint et m'administra l'extrê-

me-onction, car j'étais hors d'état de recevoir le viatique ; je n'avais aucune connaissance, et on attendait ma mort à chaque instant. C'est sans doute alors que Dieu eut pitié de moi ; il commença par me conserver la vie : contre toute attente, mes forces se soutinrent. Je luttai ainsi environ quinze jours ; ensuite la connaissance me revint. Mme de B. ne me quittait pas, et Charles paraissait avoir re-

trouvé pour moi son ancienne affection. Le prêtre continuait à venir me voir chaque jour, car il voulait profiter du premier moment pour me confesser : je le désirais moi-même ; je ne sais quel mouvement me portait vers Dieu, et me donnait le besoin de me jeter dans ses bras et d'y chercher le repos. Le prêtre reçut l'aveu de mes fautes : il ne fut point effrayé de l'état de mon ame ; comme un vieux matelot, il

connaissait toutes ces tempêtes. Il commença par me rassurer sur cette passion dont j'étais accusée : « Votre cœur « est pur, me dit-il : c'est à vous « seule que vous avéz fait du « mal ; mais vous n'en êtes pas « moins coupable. Dieu vous « demandera compte de votre « propre bonheur qu'il vous « avait confié ; qu'en avez-vous « fait ? Ce bonheur était entre « vos mains, car il réside dans « l'accomplissement de nos de-

« voirs ; les avez-vous seule-
« ment connus ? Dieu est le but
« de l'homme : quel a été le
« vôtre ? Mais ne perdez pas
« courage ; priez Dieu, Ourika :
« il est là, il vous tend les bras ;
« il n'y a pour lui ni nègres ni
« blancs : tous les cœurs sont
« égaux devant ses yeux, et le
« vôtre mérite de devenir
« digne de lui. » C'est ainsi
que cet homme respectable en-
courageait la pauvre Ourika.
Ces paroles simples portaient

dans mon ame je ne sais quelle paix que je n'avais jamais connue ; je les méditais sans eesse, et, comme d'une mine féconde, j'en tirais toujours quelque nouvelle réflexion. Je vis qu'en effet je n'avais point connu mes devoirs : Dieu en a prescrit aux personnes isolées comme à celles qui tiennent au monde ; s'il les a privées des liens du sang, il leur a donné l'humanité tout entière pour famille. La sœur de la charité, me disais-

je, n'est point seule dans la vie, quoiqu'elle ait renoncé à tout; elle s'est créé une famille de choix; elle est la mère de tous les orphelins, la fille de tous les pauvres vieillards, la sœur de tous les malheureux. Des hommes du monde n'ont-ils pas souvent cherché un isolement volontaire? Ils voulaient être seuls avec Dieu; ils renonçaient à tous les plaisirs pour adorer, dans la solitude, la source pure de tout bien et de



tout bonheur ; ils travaillaient, dans le secret de leur pensée, à rendre leur ame digne de se présenter devant le Seigneur. C'est pour vous, ô mon Dieu ! qu'il est doux d'embellir ainsi son cœur, de le parer, comme pour un jour de fête, de toutes les vertus qui vous plaisent. Hélas ! qu'avais-je fait ? Jouet insensé des mouvemens involontaires de mon ame, j'avais couru après les jouissances de la vie, et j'en avais négligé le

bonheur. Mais il n'est pas encore trop tard; Dieu, en me jetant sur cette terre étrangère, voulut peut-être me prédestiner à lui; il m'arracha à la barbarie, à l'ignorance; par un miracle de sa bonté, il me déroba aux vices de l'esclavage, et me fit connaître sa loi : cette loi me montre tous mes devoirs; elle m'enseigne ma route : je la suivrai, ô mon Dieu! je ne me servirai plus de vos bien-

faits pour vous offenser, je ne vous accuserai plus de mes fautes.

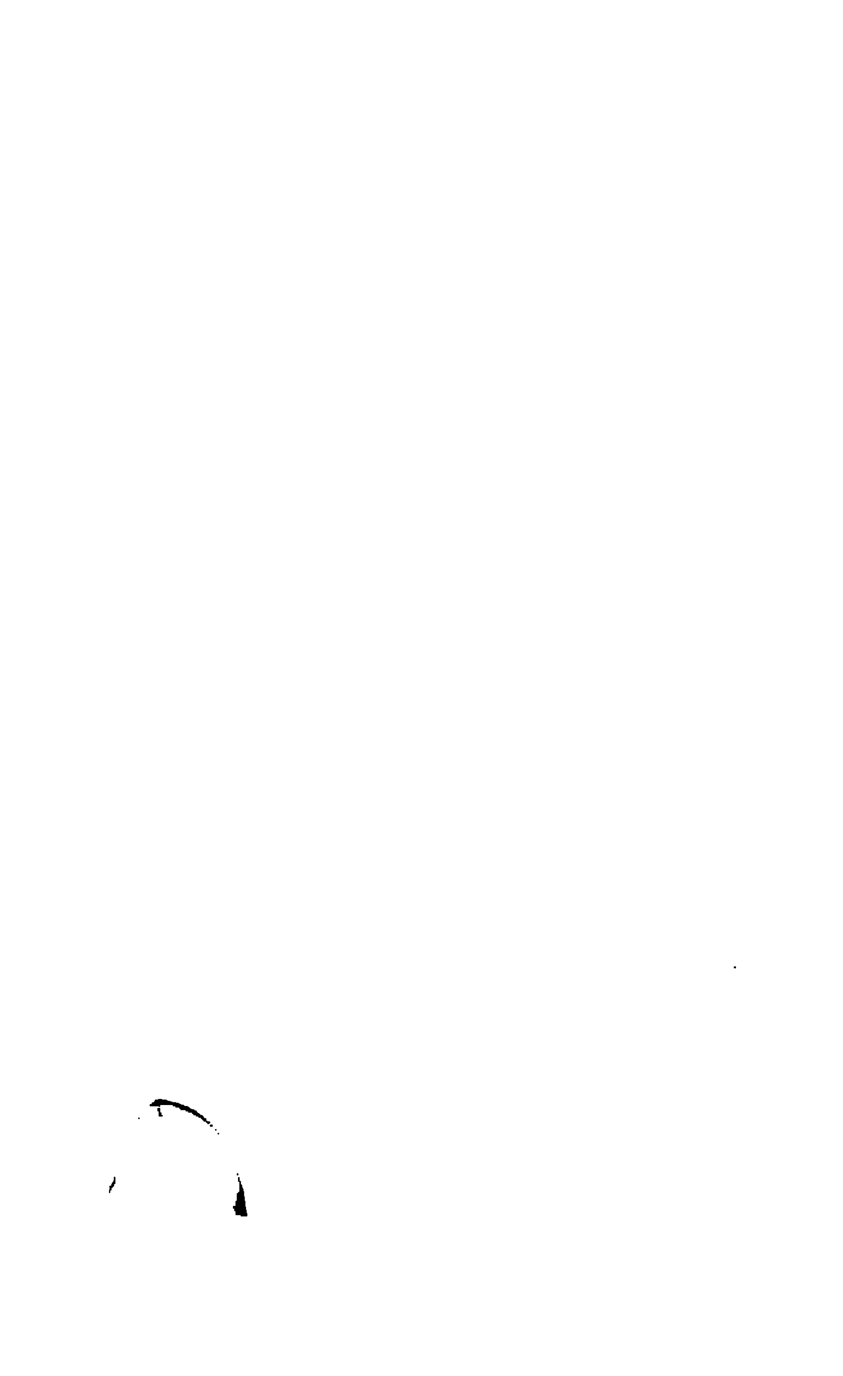
Ce nouveau jour sous lequel j'envisageais ma position fit rentrer le calme dans mon cœur. Je m'étonnais de la paix qui succédait à tant d'orages : on avait ouvert une issue à ce torrent qui dévastait ses rivages, et maintenant il portait ses flots apaisés dans une mer tranquille.

Je me décidai à me faire religieuse. J'en parlai à Mme de B.; elle s'en affligea, mais elle me dit : « Je vous ai fait « tant de mal en voulant vous « faire du bien, que je ne me « sens pas le droit de m'op- « poser à votre résolution. » Charles fut plus vif dans sa résistance; il me pria, il me conjura de rester; je lui dis : Laissez-moi aller, Charles, dans le seul lieu où il me soit permis de penser sans cesse à vous...

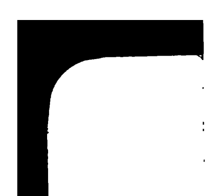


Ici la jeune religieuse finit brusquement son récit. Je continuai à lui donner des soins : malheureusement ils furent inutiles ; elle mourut à la fin d'octobre ; elle tomba avec les dernières feuilles de l'automne.

FIN.








Ourika.
Stanford University Libraries
3 6105 040 832 607

